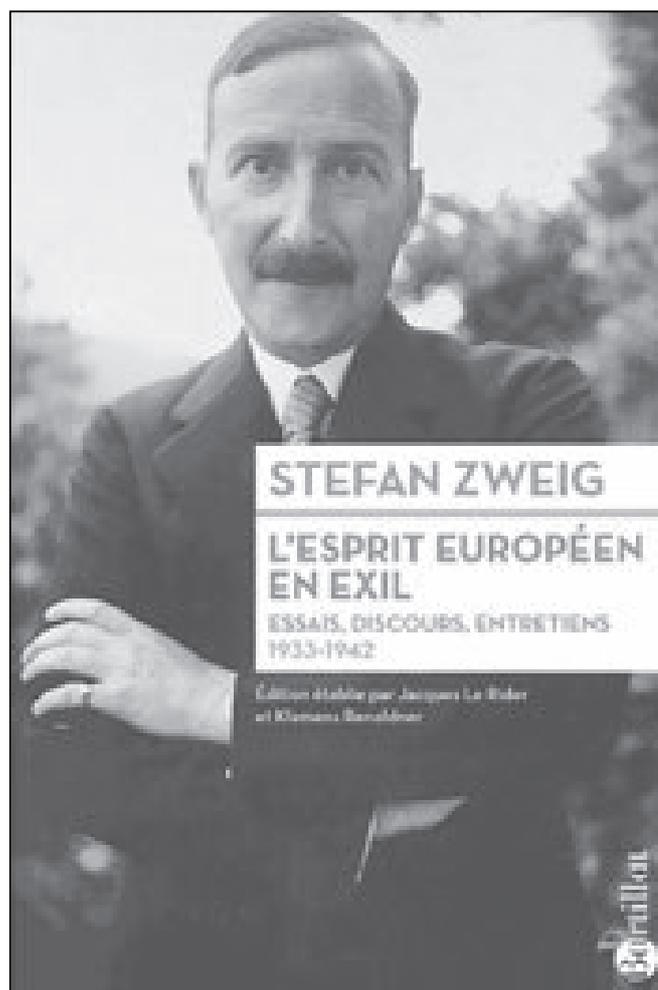


ZWEIG ET LE CREPUSCULE DE LA MITTELEUROPA

L'auteur Juif autrichien, mondialement connu pour ses romans et biographies, fait aujourd'hui l'objet d'une nouvelle publication extrêmement intéressante. Nous découvrons à travers ses essais, discours et entretiens, écrits entre 1933 et 1942, la pensée philosophique et politique de cet «*extrémiste du pacifisme*», selon sa propre formule. Ces années cruciales pour le XX^e siècle, avec l'avènement du Nazisme et la deuxième Guerre mondiale revivent au fil des pages de cet ouvrage intitulé «*L'esprit Européen en exil*». En effet Stefan Zweig incarna magnifiquement cet esprit européen. Avec sa culture encyclopédique, sa hauteur de pensée, son élégance et son charme, l'auteur du magistral «*Monde d'Hier*», fut un des derniers princes de ce monde disparu.

Dès le début des années 20, un glissement fatal commence à s'opérer en Allemagne, les artistes, les écrivains et les journalistes voient leurs libertés réduites. La liberté garantie par la République de Weimar vole en éclat après l'assassinat du ministre Rathenau, en 1922. Une censure s'établit. Thomas Mann s'inquiète dès 1926 d'une nouvelle loi qui entrave la liberté de l'esprit ; et en 1931, d'un décret qui permet d'interdire un journal ou une publication. En 1933, un éditeur part pour un camp de concentration. L'écrivain

Erich Mühsam est lui aussi déporté et décède à Oranienburg. Ces persécutions sont le point de départ de l'exil, vu comme seule possibilité pour nombre d'artistes et d'intellectuels. Willi Bredel, Anna Seghers, Ludwig Renn, prennent le chemin de l'exil, alors qu'en 1933, Hitler décide de «*désintoxiquer*» la vie culturelle et politique.



En 1936, Thomas Mann est déçu de sa citoyenneté. Les Juifs commencent à subir des persécutions. Zweig voit la mort du vieux monde s'amorcer depuis la disparition de l'Empire austro-hongrois. Et, Européen dans l'âme, il ne peut que regretter le passé et la monarchie où François-Joseph accordait une bienveillante protection aux Juifs. Comme Hofmannsthal dans son roman *«L'Irrésolu»*, il souligne les différences entre l'Allemand rigoriste et dur, et l'Autrichien qui cultive la douceur de vivre.

Une très belle description des dernières années de la monarchie austro-hongroise se trouve dans le *«Monde d'Hier»*. Dans *«L'esprit européen en exil»*, de nombreuses pages sont consacrées à Joseph Roth, qu'il aimait beaucoup. Ce dernier, dans *«La marche de Radetzky»*, et *«La crypte des Capucins»* considérait lui aussi l'empire austro-hongrois comme un paradis perdu.

Ainsi, Zweig s'exprime-t-il sur la culture en péril : *«Il ne fait aucun doute qu'en raison de l'occupation de l'Autriche, la culture autrichienne a définitivement cessé d'exister en tant qu'élément créateur de la vie spirituelle et intellectuelle européenne.(...) En Autriche, et plus particulièrement à Vienne, les caractéristiques de tous les peuples de l'ancienne monarchie, allemands, slaves, hongrois et italiens, se combinaient pour former un mélange spécifique. Nous représentions un pont entre l'Allemagne et le monde. Ce pont a maintenant été complètement détruit, avec le Pacte d'Acier, mais aussi, parce que le charme de l'art autrichien était dû à une certaine conception de l'humanité et de l'amitié entre les nations, deux idées bafouées dans l'Allemagne d'aujourd'hui, de sorte qu'on ne peut contester, hélas, que nous, les survivants soyons*

aujourd'hui aussi les derniers à porter témoignage de cette conception de l'Autriche de jadis». Mais le but de ce livre n'est pas de mettre en lumière la nostalgie de Zweig, l'Esprit européen en exil reflète avant tout les combats de l'auteur. Il n'est pas aussi apolitique qu'il le prétend. De nombreux passages sont écrits en hommage à Romain Rolland : *«Quel homme admirable par la grandeur de son humanité(...) le maître, le chef, le guide, l'ami, le poète...»* Emporté par une admiration qui ne connaît plus aucune limite, Zweig applaudit le fait que Rolland ne fasse même plus la distinction entre Gandhi et la Russie de Staline, les mettant au même niveau pour conduire à *«une liberté supérieure de la race humaine»*. Cependant, on ne peut que le rejoindre dans cet hommage plus général : *«Rolland ne s'est jamais trompé sur le caractère tragique de la réalité. Il connaît mieux, il sent plus fortement que la plupart des artistes de notre époque, l'inévitable, l'éternelle souffrance qui pèse sur l'humanité. Il a reconnu avec plus d'exactitude que les autres (...) les vices moraux auxquels sans cesse s'abandonnent les hommes, le plaisir de se grouper en sectes, de se griser de phrases et de mensonges, l'habitude de mépriser la liberté dès qu'il s'agit de l'octroyer à un peuple et d'en mésuser dès qu'elle échoit à un individu sous forme de pouvoir»*. Romain Rolland reprochait à Zweig d'être apolitique, de vouloir rester au-dessus de la mêlée. Voici ce que S. Zweig répondait : *«Un écrivain qui tient à s'exprimer librement ne peut appartenir à aucun parti ou organisation politique. C'est en conservant notre parfaite impartialité et notre objectivité intégrale que nous pouvons garder notre influence morale et notre autorité intellectuelle»*. Tandis que Bertolt Brecht s'engage nettement à gauche, d'autres écrivains suivent la ligne de Zweig, en particulier ceux du

courant de la «*Neue Sachlichkeit*» (Nouvelle Objectivité), comme Kästner qui dans son roman «*Fabian*» raconte la vie d'un intellectuel qui refuse de s'engager politiquement pour garder sa liberté de critiquer en toute impartialité. On note ainsi la grande influence de Goethe sur les poètes, les écrivains et les artistes, avec le devoir d'être au-dessus de toutes les contingences. Ainsi Thomas Mann avait lui aussi écrit les «*Considérations d'un apolitique*» en 1918, en riposte à l'engagement politique de son frère Heinrich.

LES JUIFS ET LEUR DESTIN

De nombreux passages du livre concernent les Juifs. L'exil se confond avec le destin de ce peuple, toujours persécuté, toujours en errance. «(...) *Les Juifs, en tant que nation, ont toujours renoncé aux conquêtes, à l'expansionnisme, et à la puissance militaire (...). A tous les endroits où il fut accordé à ce peuple éternellement pourchassé et expulsé de s'acclimater intellectuellement, il a sans cesse prouvé son inaltérable fécondité créatrice*» Il note aussi avec perspicacité : «*L'antisémitisme est toujours un instrument bienvenu en temps de crise*» Des lignes émouvantes sont consacrées aux enfants juifs, et à la tragédie d'être vus et traités comme des êtres différents, moqués, rejetés dès le plus jeune âge. «*De même que l'on protège l'honneur des individus par la loi, il faut garantir celui des races, des nations et des classes*». «*Aussi longtemps que le mensonge politique restera impuni, tant que les fausses nouvelles ne seront pas obligatoirement démenties, il faudra renoncer à épurer l'atmosphère morale de l'Europe*». Sur le Judaïsme, il faut lire un très intéressant passage sur la religion et le destin du peuple juif. Citons ces quelques lignes d'une grande élévation d'esprit. «(...) *C'est pourquoi le sens*

de cette nouvelle épreuve ne peut être que de nous pousser à nous donner une foi nouvelle, et ainsi une force nouvelle. (...) Ces épreuves, sans cesse renouvelées font partie de notre destin, et ce que nous sommes, nous ne le sommes devenus que par ces souffrances. Nous ne voulons pas dissimuler ni éluder ce fait, mais convenir que ces épreuves sont pour nous des enseignements et que ces injustices nous rendent plus justes. Nous ne voulons pas toujours fuir devant la fatalité qui nous poursuit depuis des milliers d'années et toujours nous rattrape, mais nous voulons la regarder en face et nous dire : c'est une part de nous-mêmes, qui nous appartient comme à nos pères et à nos aïeux, c'est peut-être la partie la plus secrète de cette force».

UN ÉCRIVAIN DANS LA TOURMENTE

Dès 1924, Zweig avait quitté Vienne pour Salzbourg : «*Toute cette vie de luxe, de théâtre, de sports, d'amusements n'a plus rien à faire avec ma propre vie : je me sens bien loin de cela comme d'un autre siècle*». Après l'incendie du Reichstag ont lieu de nombreuses arrestations. La littérature de l'Allemagne nazie rejette la culture humaniste cosmopolite, elle professe au contraire l'incitation à la haine raciale et l'apologie de la guerre. Voici ce qu'en pense Zweig : «*On ne peut pas faire naître une littérature nationale en quelques semaines, ni en quelques mois. Ce sont les talents inférieurs ou médiocres, qui la plupart du temps cherchent à profiter des grands courants politiques*». «*Le véritable art a toujours obéi à sa propre loi et ne peut faire autrement*»

LES EXILÉS, «DES CADAVRES EN SURSIS»

Cette terrible formule est attribuée à Goebbels. Plus de cinq mille artistes vont fuir les nazis et partir en exil. Certains comme Vicki Baum et

Kurt Tucholsky s'étaient enfuis dès les années 20.

C'est Brecht qui impose le terme d'exil à la place d'émigration, et écrit un poème célèbre, Cette terrible formule est attribuée à Goebbels. Plus de cinq mille artistes vont fuir les nazis et partir en exil. Certains comme Vicki Baum et Kurt Tucholsky s'étaient enfuis dès les années 20.

C'est Brecht qui impose le terme d'exil à la place d'émigration, et écrit un poème célèbre, «*Über die Bezeichnung Emigranten*» en 1937 (Sur la dénomination des émigrants). Ceux qui se sont enfuis sont des exilés politiques et non des émigrés. Ils perdent leur patrie, leur voix, leur langue, leur public. Seuls quelques auteurs mondialement connus arrivent à vivre de leur plume, les autres sombrent dans la misère et le désespoir.

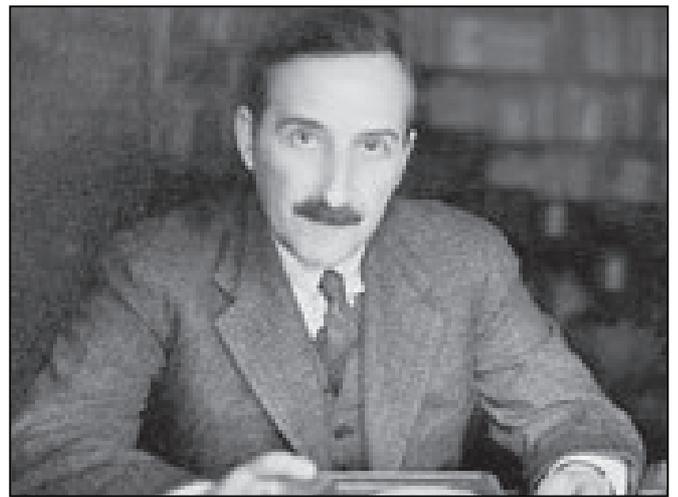
Zweig va de pays en pays, Suisse, Angleterre, Brésil, conservant en lui-même la blessure profonde qu'en Autriche, à Salzbourg, on ait brûlé ses livres.

Mû par un pressentiment, R. Rolland lui écrit ces mots en 1938 : *«J'espère que vous vous établirez en Angleterre (...). Je ne vous vois pas installé au Brésil, il est trop tard dans votre vie pour y prendre des racines profondes. Et, sans racines on devient une ombre»*. Avec la guerre, Zweig note ces mots : *«Plus le drame universel se prolonge sous nos yeux, plus les scènes se font épouvantables, plus les épisodes deviennent saisissants, et plus s'affaiblit notre aptitude à les intégrer à notre vécu subjectif. Penser constamment à la guerre détruit la faculté de penser»*.

LES COMBATS D'UN ÉCRIVAIN

Zweig veut profiter de son immense célébrité pour alerter l'opinion. Alors, il multiplie les conférences et les entretiens : Paris, Londres,

New-York, la Suisse. Ainsi c'est toute la vision politique de l'écrivain qui se révèle, et son profond attachement à la France. *«La France en effet est incomparable quand il s'agit en notre monde, de mettre en action des conceptions d'humanité et de civilisation. Puisse-t-elle aussi employer son indestructible force morale tout entière pour mener enfin à bien la formation de cette Europe»*.



Stephan Zweig

De nombreux grands thèmes sont abordés : la solidarité, l'appel à la non-violence, l'avenir de la littérature, l'esquisse d'un manifeste juif, l'esprit européen et l'unité spirituelle du monde, la Palestine juive, la haute mission de l'Europe, ainsi que le désir d'être le porte-voix de millions d'hommes dont la parole est entravée. *«Ma voix s'efforcera donc d'être celle des quarante ou cinquante millions de victimes qui, en Europe centrale, ont vu leur voix étouffée, réduite au silence.(...) Vision terrifiante : quarante ou cinquante millions d'êtres humains subissent cet état d'humiliation ; quarante ou cinquante millions qui vivent, où plutôt végètent sans la moindre possibilité d'exprimer leurs pensées, leurs vœux, leurs souffrances, leurs espérances»*. *«Ce silence, ce terrible, cet impla-*

cable silence, je l'entends la nuit, je l'entends le jour, il remplit mon oreille, il remplit mon âme d'une indéfinissable terreur.(...). C'est le silence comprimé de millions et de millions d'êtres opprimés». Plus loin Zweig ajoute : «C'est Paris que j'ai choisi (...) pour faire entendre ma protestation indignée contre l'odieux traitement infligé à ma patrie d'origine».

VERS L'ABÎME

En raison de ces si graves préoccupations, un changement inévitable s'opère dans son écriture le choix des sujets diffère : *«Soudain il m'a semblé frivole de représenter le destin personnel de personnages de fiction. Je n'avais plus le courage de m'occuper de faits psychologiques individuels et raconter une quelconque histoire me semblait futile, au regard du présent, face aux faits historiques»*. Les dernières années, Zweig écrit dans des revues d'exilés et réalise des entretiens. Celui de Paris est extrêmement intéressant : *«La victoire de la France sera celle de tous les hommes libres»*. Ami de nombreux écrivains français, Zweig vient souvent dans la capitale. Avec l'annexion de l'Autriche par Hitler en 1938, ayant perdu sa nationalité autrichienne, il se fait naturaliser britannique, puis décide de fuir au Brésil. *«Né en 1881, dans un grand et puissant empire (..), il m'a fallu le quitter comme un criminel. Mon œuvre littéraire a été réduite en cendres. Etranger partout, l'Europe est perdue pour moi»*. ⁽¹⁾ C'est au Brésil qu'il termine la rédaction du *«Monde d'hier»*, alors qu'il est fatigué et en dépression nerveuse. La condition d'exilé est difficile à supporter. Certains écrivains se sont déjà suicidés, Kurt Tucholsky, Ernst Toller, Walther Benjamin et Ernst Weiss, entre 1939 et 1940.

Certains exilés ne vivent que de l'espoir de

rentrer un jour dans leur pays, mais Zweig est usé, ainsi écrit-il ces mots à Jules Romains : *«Je suis excessivement fatigué. Ce n'est pas seulement le travail (...), mais toutes sortes de dépressions psychiques, avant tout l'incertitude de ma position»* ⁽²⁾. *«Cela crée des difficultés de vivre à l'étranger sans la possibilité de se fixer quelque part. Ma position devient de plus en plus absurde (...) Tout cela est bien sombre, et surtout avec mes soixante ans, quand on a besoin de repos et d'un certain chez soi»*. En Juillet 41, Jules Romains et sa femme notent, après avoir rendu visite à l'écrivain : *«Nous fûmes frappés du changement qui s'était produit chez Zweig en peu de semaines. Il avait physiquement et moralement l'air d'un homme brisé»*. Fin octobre 41, alors qu'il termine *«Le Monde d'hier»*, Zweig écrit encore ces lignes à Jules Romains : *«Nous vivons dans une solitude absolue, il ya des semaines où nous ne voyons personne... Je jouis de cet enterrement à corps vivant mieux que de la vie à New-York, où les hommes, les choses me paraissent des spectres d'une autre vie, et moi-même aussi»*. L'espoir du retour n'existe pas chez Zweig. Il s'en explique dans une lettre datée de novembre 41 à Félix Braun : *«Je ne trouve plus mon identité, je suis sans appartenance, nomade, et privé de liberté. Mes travaux, mes livres sont de l'autre côté, et je vis depuis des années au milieu des valises et des paquets. Un retour est exclu pour longtemps, et quand bien même, je ne me sentirais plus chez moi. Les autres ont brûlé leurs vaisseaux, se sont américanisés, ont même renoncé à leur langue, je suis trop vieux pour cela»*. Dans nombre de ses romans, les héros finissent mal, souvent en se suicidant. Ainsi Zweig expliquait : *«J'ai toujours préféré peindre les grands vaincus plutôt que les vainqueurs. Cette figure est l'une de celles qui n'ont pas cessé de m'attirer»*.

Zweig milita toute sa vie durant pour construire l'Europe. Il eût sans doute été heureux d'en voir la réalisation politique telle que nous la connaissons, bien que l'esprit européen tel qu'il le concevait, déjà affaibli par la première guerre mondiale, ne survécût pas à celle de 39-45. La guerre finirait un jour, il le savait, mais «*le monde d'hier*» était défunt, et cela, il ne pouvait le supporter. Ne lui restait qu'à devenir cette figure de «*grand vaincu*» qu'il avait tant affectionnée, et quitter cette vie comme un personnage de ses romans.

Bernanos accueillit l'annonce de son suicide avec sévérité : «*Des milliers et des milliers d'hommes qui tenaient M. Zweig pour un maître, l'honoraient comme tel, ont pu se dire que ce maître avait désespéré de leur cause, que cette cause était perdue. La cruelle déception de ces hommes est un fait beaucoup plus regrettable encore que la disparition de M. Stefan Zweig*».

L'immense influence morale des écrivains s'est tarie de nos jours, c'est une raison de plus pour lire ce livre. Les combats pour plus de justice

et d'humanité sont toujours d'actualité, et ces discours et entretiens nous invitent à une réflexion profonde sur la paix et l'entente des peuples. Ainsi, c'est par ces mots de Stefan Zweig que nous souhaitons conclure : «*Même si nous ne changeons pas le monde par notre foi et par nos efforts, nous nous serons changés nous-mêmes, nous nous serons grandis, et chacun d'entre nous sera lui-même un monde*».

Clotilde ALEXANDROVITCH

(¹) Zweig : «*Le Monde d'hier*».

(²) Son dernier livre sur le Brésil fut critiqué et vu comme un livre de propagande à la solde du pouvoir brésilien.

«*L'ESPRIT EUROPEEN EN EXIL*»
Essais, Discours, Entretiens 1933-1942
de Stephan ZWEIG : Editions Bartillat
416 pages. 22 € Paru en Janvier 2020.